

**PAUL HYMANS**  
**(1865-1941)**

**Fils d'un publiciste et historien de renom, Paul ymans va hisser son nom sur la scène politique internationale. Homme d'Etat, juriste, diplomate, il porte haut les couleurs de notre pays, à un moment les plus terribles de son histoire. Une rue et une avenue le rappellent à notre souvenir : la première à la jonction des Boulevards Wahis et Léopold III ; la seconde, magnifique, partant de l'avenue de Broqueville pour rejoindre le boulevard de la Woluwe.**

---

A l'heure où la Belgique vit les derniers mois du règne de Léopold Ier, Bruxelles brille par son dynamisme artistique et littéraire et le raffinement d'une bourgeoisie libérale, empreinte de dignité et de noblesse d'esprit. Un de ses plus ardents acteurs est le journaliste et homme politique libéral Louis Hymans. Le couple qu'il forme avec sa femme resplendit dans les soirées, à l'image de Bruxelles, où se concentrent les énergies et les espoirs. La jolie Madame Hymans, petite-fille du colonel d'Empire de l'Escaille, est une femme cultivée, européenne dans son histoire et ses attaches, polyglotte et merveilleusement instruite. C'est dans ce berceau d'harmonie que naît le 23 mars 1865 leur premier enfant, prénommé Paul. Les parents ont choisi de l'instruire eux-mêmes. Louis lui apprend l'histoire, les langues anciennes, la dissertation et la finesse du langage ; sa mère, les langues, les arts et les sciences. L'atmosphère familiale, stimulante et gaie, est aussi pleine de rigueur, car maman Hymans est protestante. L'éducation religieuse de Paul et de sa sœur cadette, si elle repose sur la tolérance, n'en est pas moins conséquente. Assidu au Temple de la rue du Musée, Paul fait une brève incursion, à treize ans, à l'athénée de Bruxelles. Pour le petit jeune homme studieux, c'est une explosion de joie. Le plaisir d'être avec d'autres enfants, les farces et les rires irrépessibles, donnent toute sa dimension à la personnalité de Paul, qui surprend tous ses petits camarades, par ses manières et son langage. Grâce au bagage familial, qui lui a ouvert l'esprit aux questions politiques, qui l'a formé au débat et à

l'argumentation, Paul Hymans est le type même de l'élément brillant, qui entre en 1881 à l'université de Bruxelles, en faculté de Droit. Au gymnase de la rue de Louvain, où se retrouvent les plus sportifs de la génération montante, il discute évidemment des derniers événements politiques, et certains voient déjà en lui un futur tribun digne de Frère-Orban.

La trajectoire brillante de ce jeune homme issu de l'élite subit pourtant en 1884 une cassure nette : son père, meurt à 55 ans. Paul n'en a pas vingt; il doit abandonner ses études. Dans la gêne, à la limite de la pauvreté, Paul Hymans reprend donc la chronique politique de son père dans *La Meuse*, et cherche un emploi. Les cénacles parlementaires, en souvenir de son père, lui trouvent une place de bibliothécaire-adjoint au Parlement. Paul est content, même s'il voit s'envoler ses rêves de Barreau. Ce premier travail sera pourtant la planche de son salut. Dans ce temple de la documentation, à la source de l'histoire de nos institutions il trouve le ferment grâce auquel il pourra donner un jour toute la mesure de son envergure d'homme d'état.

Pour l'heure, il termine ses études de droit et déploie une énergie comparable à celle de son père, dont il continue les œuvres inachevées. Il poursuit, dès 1885, l'« Histoire parlementaire de la Belgique », qui le consacre comme juriste et historien, puis, le troisième et dernier volume de « Bruxelles à travers les âges » qu'il publie en 1889, avec l'aide de son oncle, le célèbre historien de l'art Henri Hymans. Alors sonne l'heure de son entrée en politique. Depuis 1884, le parti libéral est dans l'opposition et la question électorale au centre des débats: en 1889, le droit de vote est étendu aux détenteurs d'un diplôme ; en 1893, la révision constitutionnelle fait un grand pas vers le suffrage universel (encore tempéré par le vote plural) alors que le parti libéral se divise. Les uns revendiquent le suffrage universel, les autres ont des raisons de craindre que cela ne tourne à l'avantage du parti catholique, pour lequel votent toutes les campagnes. Le climat politique est électrique, la Belgique vit une grave période de turbulences. Devant le triste tableau de cette opposition haineuse entre les catholiques, qui défendent plus l'Eglise que la société, et les libéraux, qui combattent plus la société que les libertés menacées, Paul Hymans relève le gant. Il veut redresser son parti...et son pays.

Il exprime entre autres ses idées dans le journal «la Liberté » qu'il dirige, en 1893, avec son ami Adolphe Max, au domicile de ce dernier, rue Joseph II. Son combat permanent, sa forte personnalité en font rapidement le favori de la bourgeoisie libérale de Bruxelles pour les élections de 1900. Elu à la Chambre, il devient président de la Ligue libérale et donne le meilleur de lui-même. Sa haute idée du devoir, son sens de la solidarité, omniprésent depuis ses années de pauvreté, vont marquer un tournant dans l'histoire du libéralisme, et incarner une nouvelle manière de faire, avec dignité et raison. Aux élections de 1903, le résultat est à la mesure de l'effort : les libéraux grimpent au premier rang de l'opposition (42 sièges contre 39 aux socialistes), Hymans y tient le premier rôle. Cette vie trépidante et passionnante qui ne fait que commencer, il ne peut la mener que grâce à l'aide intelligente et précieuse de sa femme, Thérèse Goldschmidt. Alliée indispensable dans la vie de celui qui ne se doute pas encore de son mémorable destin. A la Chambre, il lutte pour une école publique il s'oppose aux excès coloniaux de Léopold II, mais soutient fermement en revanche le souverain dans sa politique militaire. Dans la nuit du 2 au 3 août 1914, au Palais du Roi, le Roi réunit le Conseil de la Couronne pour lui communiquer l'ultimatum allemand. Paul Hymans est le seul représentant de l'opposition parlementaire présent; c'est lui qui est chargé de rédiger avec Carton de Wiart et van den Heuvel la réponse à l'Allemagne. Projeté sur la scène internationale dans un moment terrible, Paul Hymans, qui n'a jamais eu l'exercice du pouvoir, part aux Etats-Unis au sein d'une délégation belge. L'objectif est de plaider la cause de notre petit pays auprès du président Wilson. Nommé ministre plénipotentiaire à Londres en 1915, il appose avec émotion sa signature sur un passeport de survie pour tout le pays : le traité de Saint-Adresse, fruit de ses négociations avec la France, la Grande-Bretagne et la Russie, dans lequel les grandes puissances s'engagent à associer leur destinée à la nôtre dans la guerre, réparations comprises. En 1916, Paul Hymans rejoint le gouvernement belge en exil, dirige les affaires économiques, puis les affaires étrangères, et enfin, part à Versailles, à la Conférence de la paix. Là, le 18 janvier 1919, aux côtés de Lloyd George, Wilson, Balfour et Raymond Poincaré, Paul Hymans représente la Belgique. Sa mission : ramener un maximum de moyens dans sa mallette pour reconstruire et relancer le pays. Il ne perd pas de temps. Le 10 mars,

les Alliés se prononcent en faveur de l'annexion par la Belgique d'Eupen, Malmédy et Moresnet. C'est un bon point, mais il fait mieux : posant les jalons d'une diplomatie belge affranchie de sa neutralité frileuse, il l'ouvre aux échanges et prend la responsabilité d'associer la Belgique à la France dans l'occupation de la Ruhr. Hymans se révèle à la face du monde comme un magnifique avocat des petites puissances, et ses contemporains ne s'y trompent pas. Il l'élit à l'unanimité au poste de premier président de la Société des Nations, l'ancêtre de l'ONU. Dix ans plus tard, conscient que c'est dans la réconciliation de l'Europe que celle-ci trouvera la paix, Paul Hymans multiplie les projets d'échanges et d'accords, qui aboutiront entre autres à la création du Bénélux. Au cœur des grandes nations, il fonde la paix sur l'entente franco-britannique, et surveille étroitement les velléités de rapprochement entre l'Italie et l'Allemagne. Le fin diplomate a senti le vent tourner. Il suggère une politique de limitation des armements mais il n'est pas écouté. S'il reste un conseiller apprécié de la Couronne et du Gouvernement, Hymans quitte le pouvoir le cœur lourd, en 1936. Quelle déception pour notre ministre d'état, toujours parlementaire, que l'apathie des pays européens devant Hitler de faire réviser, de gré ou de force, le Traité de Versailles. Déception qui s'augmente d'inquiétude quand aux accords de Munich, l'Europe démissionne face aux provocations et aux agressions nazies qui mèneront à l'horreur de la seconde guerre mondiale. Au mois de mai 1940, le vieil homme comme beaucoup, part en exil. Ebranlé par le choc de la capitulation, Paul Hymans quitte son cabinet de travail, ses amis, son pays. Il sait qu'il ne les reverra plus. Il meurt à Nice le 6 mars 1941.